

Japon
Avril 2059

Je n'ai jamais vu mon visage.

Je viens d'avoir dix-sept ans et je ne l'ai pas vu depuis le jour de mes sept ans.

Je m'en souviens à peine. Je crois que j'avais un nez légèrement retroussé, des yeux en amande et des joues rebondies. Qu'importe puisque j'ai dû beaucoup changer, ça ne sert à rien d'essayer de se souvenir.

Ici, tous les jeunes doivent porter un masque jusqu'à l'âge de dix-sept ans, la majorité pour nous. Personne n'a le droit de se voir avant la fameuse « Cérémonie des visages ». C'est l'une des règles créées pour que notre société vive dans la paix et l'harmonie.

Nos masques sont conçus pour épouser les contours de notre visage tout en modifiant leur apparence. Ils sont moulés dans une matière semblable à de la peau humaine, le Kératex¹, qui permet à la peau de respirer et aux muscles du visage de bouger.

Nos règles sont strictes, mais c'est pour notre bien. L'égalité est la chose la plus importante dans notre monde, et le visage, la beauté ou la laideur doivent rester cachés le plus longtemps possible afin que tous puissent grandir égaux.

C'est la règle n°1

1. Matière créée en 2035, à base de gélatine et de kératine.

—Miya !

Je referme mon journal intime et sors du lit. C'est un jour impair, ce qui veut dire que je n'ai pas le droit de prendre une douche. Dommage, je n'aime pas me sentir sale, mais l'eau est devenue trop rare et elle est maintenant sous le contrôle du gouvernement ; il décide quand nous laver et de combien de litres nous disposons, c'est-à-dire très peu.

J'ouvre la fenêtre et prie pour qu'il y ait encore un peu d'eau de pluie pour me rafraîchir le visage. Ça fait longtemps qu'il n'a pas plu et il ne me reste qu'un fond de bol. Je trempe un gant de toilette dans l'eau fraîche et le passe sur ma nuque, mes bras, ma poitrine, tout en serrant les dents pour ne pas crier tellement c'est froid. Je termine en me rinçant plusieurs fois le visage, puis j'enfile mon kimori en satin bleu marine orné d'un disque rouge sur le côté gauche, symbolisant le soleil comme sur le drapeau japonais. C'est mon uniforme pour le lycée de Kamakura. Nous n'avons que deux tenues autorisées : le kimori – un mélange entre le kimono de mes ancêtres et le sari de nos voisins indiens – et un ensemble pantalon-tunique noir pour les jours de sport.

Pour finir, je prépare mes cils selon la tradition : ils sont allongés à l'extrême avec plusieurs couches de mascara et poudrés de la couleur de notre choix. C'est la seule coquetterie que le gouvernement nous autorise. J'aime les poudrer d'or pour faire ressortir mes iris bleu-gris.

De tout mon visage, mes yeux sont la seule chose qui soit vraie.

Une fois prête, j'attrape mon sac en poussant d'une main les *shōji*¹ de ma chambre et descends l'escalier pour rejoindre mes parents dans la cuisine.

— Bonjour, maman, bonjour, papa, dis-je en m'inclinant.

— Bonjour, Miya, répond ma mère. Tu as bien dormi ?

1. Portes coulissantes en papier translucide.

—Oui, très bien.

—Alors, Miya, est-ce qu'il t'a...

—Papa, le coupé-je.

—Laisse-la un peu, rétorque ma mère.

—Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? Passe-moi l'eau, s'il te plaît, Miya. Je veux juste savoir s'il a fait sa demande. C'est quand même normal que je me tienne au courant ! Ma fille chérie va bientôt se marier, ça me concerne un peu, non ?

—Non, répond ma mère en nous servant du thé.

Elle a l'art de rester sereine en toutes circonstances. J'espère que je deviendrai comme elle, un jour, capable de garder la même émotion quoi qu'il arrive, preuve que je serai devenue une adulte accomplie.

—Laisse, maman, ce n'est pas grave... Je le vois demain. Il a prévu de m'emmener à la plage, c'est sûrement là qu'il va me demander...

En mariage.

Ces deux mots restent coincés dans ma gorge, car j'ai un mauvais pressentiment. J'ai l'impression que ce que je désire le plus au monde n'arrivera jamais.

—Je suis sûre qu'il va le faire, déclare ma mère sans se départir de son sourire.

—Moi aussi, maman.

Je bois une gorgée de thé brûlant comme si elle pouvait chasser mes pensées et me convaincre que tout ira bien. Je sens le liquide descendre au fond de mon ventre et repousser mes doutes. Puis j'avale consciencieusement mes pilules du matin : orange pour les vitamines, bleue pour l'hydratation de la peau, rouge pour fluidifier le sang, marron pour éviter les carences en protéines, et blanche pour prolonger la jeunesse.

Quand j'étais petite, j'en avais encore deux de plus : une rose et une violette. La première assurait une bonne croissance des os : il fallait aller la chercher une fois par mois

chez les moines ; tous les enfants de Kamakura devaient la prendre. Quant à la seconde, la violette, je ne savais pas vraiment à quoi elle servait. Bizarrement, j'étais la seule de la famille à la prendre, et comme je posais sans cesse des questions sur sa fonction, mes parents ont fini par m'avouer que c'était une pilule très rare que mon père avait obtenue des moines, qu'elle allait m'aider à être belle, mais qu'il ne fallait en parler à personne. Je n'ai jamais osé le dire à mes amies ; jamais je n'aurais trahi mon père. Elle avait dû coûter très cher et je me sentais fière d'avoir une pilule aussi exceptionnelle.

Mais c'était très dur de toutes les avaler. Si les trois premières passaient sans problème, j'avais beaucoup de mal avec les suivantes : je n'avais plus envie de boire la moindre goutte d'eau et je regardais le verre avec dégoût pendant de longues minutes en luttant de toutes mes forces pour ne pas vomir. J'avais des spasmes, alors ma mère m'aidait : elle déposait les pilules sur le fond de ma langue, me forçait à boire un grand verre et mettait sa main sur ma bouche en pressant fort pour que rien ne ressorte.

Mon frère se moquait toujours de moi parce que je gesticulais dans tous les sens et devenais toute rouge. Chaque matin, avant d'aller à l'école, je devais passer par cette torture pour être en bonne santé. Je les prends sans m'en rendre compte, à présent.

— Je dois y aller, dis-je en me levant de table, à ce soir.

— À ce soir, chérie.

2

Dans le bus qui me conduit à Kamakura, je me colle contre la vitre et regarde le paysage défiler. J'aime ma ville, sa beauté quand les cerisiers sont en fleur, ses quartiers animés, les commerçants et leurs boutiques de vêtements ouvertes sur la rue, le bruit constant nuit et jour, comme si jamais personne ne dormait.

Nous allons bientôt passer devant Big Ben, cette immense horloge que mon peuple a construite il y a une vingtaine d'années en hommage au continent européen qui a été détruit lors de la guerre nucléaire. Ça leur a pris des mois de travaux pour la dresser en plein centre afin que tout le monde puisse parfaitement voir l'heure. Des bénévoles ont été sélectionnés par tirage au sort dans toute la ville ; mon oncle en faisait partie, mais il s'est blessé en voulant soulever un bloc de pierre trop lourd pour lui, et il a eu la main brisée. Vingt-sept os écrasés en quelques secondes aussi facilement que l'on casserait une coquille d'œuf. À présent, il est en convalescence à la Campagne, et nous ne savons pas quand il pourra revenir à Kamakura pour reprendre sa fonction de secrétaire.

Je pense à Sakirō, mon fiancé. J'ai hâte de le retrouver demain. Il a dix-huit ans, ses yeux sont bleus – il les tient de sa mère européenne – et son visage est magnifique. Je le connais depuis que je suis toute petite ; il est mon meilleur ami et aussi celui que j'ai choisi pour le restant de mes jours.

Un bruit sec me sort de ma rêverie. Le chauffeur freine brusquement, les roues du bus crissent, et tous les passagers debout sont projetés vers l'avant.

—Dépêchez-vous de déguerpir ! hurle le chauffeur.

Je me penche par la fenêtre et aperçois un marchand d'agrumes qui a renversé sa cargaison sur la route. Il y a des oranges et des citrons partout.

Je frissonne. Les paroles du chauffeur résonnent encore dans le bus et plus personne n'ose parler. Les passagers – des hommes d'affaires, des lycéens, des enseignants pour la plupart – retiennent leur respiration. Les visages se crispent et ne quittent pas Big Ben des yeux : il ne faut pas arriver en retard.

Jamais.

C'est la règle n° 2

C'est un affront de faire perdre son temps aux autres, le temps étant la valeur la plus précieuse dans ce monde.

L'aiguille se déplace cruellement : déjà trois minutes de perdues. Quelqu'un propose d'aller aider le vieil homme et trois passagers descendent pour ramasser les fruits tandis que le marchand se confond en excuses. Sans prendre le temps de l'écouter, les hommes sautent à l'intérieur du bus qui repart aussitôt, grillant un feu rouge, puis deux. Je vois de la sueur couler dans la nuque du chauffeur, je sais qu'il va faire tout son possible pour rattraper le retard. Le pauvre, je ne voudrais pas être à sa place.

Enfin, j'aperçois le lycée. Nous n'avons que cinq minutes de retard, mais je n'ai pas à m'inquiéter puisque, par précaution, je prends toujours un bus d'avance.

Je me faufile vers la sortie en tenant mon kimori dans une main, remercie le chauffeur, qui se remet doucement de ses émotions en se tamponnant le front avec un mouchoir, et je descends du bus.

J'inspire l'air frais du matin en levant la tête. Le soleil n'est pas encore levé, mais je sens que ce sera une belle journée. Quelques élèves arrivent en même temps que moi et me dépassent. Je regarde l'immense bâtiment en pierre, respire un grand coup, et j'entre.

— T'es en retard !

— À peine...

— C'était quoi ?

— Le bus, un commerçant a renversé sa cargaison...

Debbie est ma meilleure amie depuis le collège. Elle est américaine mais vit au Japon depuis qu'elle est toute petite. Elle me prend par le bras et nous avançons ensemble jusqu'à nos casiers respectifs.

— Alors, tu sais ce que tu vas porter pour la Cérémonie ? me demande-t-elle en ouvrant son casier avec l'empreinte de sa paume.

Je secoue la tête.

— J'en étais sûre ! Miya, c'est dans moins d'une semaine ! Tu ne peux pas improviser ça, je me prépare depuis des mois et j'hésite encore entre cinq robes !

— Oui, tu as raison, mais...

Je ne peux pas finir ma phrase. Ils sont là. Et quand *ils* sont là, je ne respire plus.

Ils passent devant nous sans nous voir, me bousculent, mais je ne dis rien ; c'est comme si j'étais invisible pour eux.

Dan et Chris viennent d'arriver dans notre lycée et ils ont du mal à respecter nos règles. Je crois qu'ils vivent dans un immeuble à la sortie de la ville. J'ignore s'ils ont un lien de parenté, ils ne portent pas le même nom, en tout cas.

— Vivement que nous partions étudier à la Cour, j'en ai assez de cette bande de minables, soupire Debbie en prenant ses livres.

— Qui te dit qu'ils n'iront pas ?

— Je suis sûre qu'ils sont laids !

—Et nous ? Comment peux-tu être certaine que nous sommes belles ?

Elle rit. Enfonce les livres dans son sac.

—J'en suis sûre, Miya, nous aurons notre place. Tu ferais mieux de moins douter et de te préparer pour la Cérémonie, je ne veux pas que ma copine de chambre ait l'air d'un épouvantail ! (Elle referme son casier d'un coup sec.) S'il le faut, je pourrai te prêter des robes. Tu sais... j'en ai trop, ma mère n'arrête pas de m'en acheter, et je ne pourrai jamais tout porter.

—Merci, Debbie, mais je pense que j'aurai ce qu'il faut, ma mère s'en occupe depuis des semaines.

Elle fait la moue.

Je sais bien que les robes cousues par ma mère n'ont rien à voir avec les siennes ; ses parents sont riches, et elle ne porte que des vêtements de marque, jamais deux fois les mêmes. Mais je ne peux pas accepter son offre. Ce serait trop humiliant pour ma famille, et surtout pour ma mère, qui se donne beaucoup de mal pour confectionner mes kimoris.

Je me souviens de mes neuf ans.

L'année où ma mère est tombée malade.

Du jour au lendemain, elle n'a plus été la même ; elle ne mangeait plus, ne parlait plus et passait toutes ses journées au lit sans rien faire, le regard perdu dans le vide.

J'allais la voir tous les matins avant de partir à l'école, mais je détestais ça ; elle m'effrayait. Elle était absente. C'était pourtant bien la même personne physiquement, mais elle semblait vidée de son être. On aurait dit que quelque chose à l'intérieur d'elle s'était éteint.

C'est donc mon père qui nous emmenait à l'école. Tous les jours, nous passions devant le magasin de M. Chan, un Chinois qui détenait la plus belle boutique de souvenirs de Kamakura. Ses magnifiques poupées en porcelaine fabriquées autrefois en Europe attiraient tous les regards, et j'adorais les contempler.

Mon père devait me tirer par la main pour que nous n'arrivions pas en retard à l'école. S'il n'avait pas été là, je crois que je serais restée collée à la vitrine jusqu'au soir, à les admirer et à leur donner des prénoms en me demandant laquelle je préférerais avoir. Je me dévissais la tête pour les voir jusqu'à la dernière minute.

Je ne lui demandais pas d'acheter une poupée ; je savais que lorsque le prix n'était pas affiché en vitrine, c'était parce qu'il était bien supérieur à nos moyens. « Un prix exorbitant », avais-je entendu une fois.

Je ne demandais rien, et mon père ne m'en parlait pas non plus. C'était comme un accord tacite entre nous. Pas

besoin de parler ; il savait qu'elles me plaisaient, je savais qu'il n'avait pas les moyens.

J'essayais de les graver dans ma mémoire en photographiant les moindres détails avec mes yeux pour que le soir je puisse choisir en rêve la poupée qui me plaisait le plus.

Ce n'était pas un choix facile ; les brunes rivalisaient largement avec les blondes et les robes étaient toutes plus somptueuses les unes que les autres.

Debbie en avait plusieurs, elle. Chaque fois que j'allais la voir, elle me permettait de les regarder. Mais je n'avais pas le droit d'y toucher, ce n'étaient pas des poupées pour jouer mais des poupées de collection : « Aussi fragiles que du cristal ! » me répétait-elle fièrement.

Je ne voulais pas faire une collection ; j'en voulais juste une, rien qu'à moi. Une que j'aurais choyée et astiquée tous les jours, posée dans ma chambre et regardée tous les soirs avant de m'endormir, et tous les matins en me préparant.

Il fallait les tenir avec précaution, m'expliquait Debbie ; les bras, les jambes et la tête en porcelaine pouvaient se briser en mille morceaux, et si on les laissait au soleil, les couleurs du visage pouvaient fondre. Autant de contraintes qui m'impressionnaient et me donnaient encore plus envie d'en posséder une ; j'étais sûre de savoir m'en occuper, sûre d'être digne d'une poupée de cette valeur.

J'avais l'impression que ma mère était devenue aussi fragile que ces poupées. Sauf qu'elle n'était plus jolie, ma mère. Elle avait perdu toutes ses couleurs.

Ça n'avait pas l'air de beaucoup gêner mon frère, mais moi, elle me manquait. J'avais besoin d'elle.

À neuf ans, on a besoin d'une mère.

À neuf ans, et à tous les âges.

Nous nous dirigeons vers notre classe.

Ce matin, nous avons « histoire du visage », c'est le cours que je préfère. Maître Takada, notre professeur, est un peu étrange, mais je l'aime bien.

Il entre et referme brutalement la porte, comme à son habitude.

— Bien, prenez vos tablettes à la page 3221.

Je connecte la mienne sur le bureau en l'insérant à l'endroit prévu dans le coin droit. Nous avons tous un grand bureau de verre qui, une fois connecté, se transforme en un immense écran tactile et lumineux.

— Regardez bien ces dessins de visages, vous aurez un test en fin de semaine. Ils sont classés en trois groupes : la race caucasienne qui regroupe les Européens, les Indiens et les Orientaux. La race mongolique regroupant tous les Asiatiques, les Amérindiens et les gens du Pacifique. Et enfin, la race négroïde qui comprend les Africains, les Caribéens et les Aborigènes.

Debbie se penche vers moi et chuchote :

— À quoi ça sert d'étudier tous ces visages s'ils n'existent plus ?

— Ça s'appelle de l'histoire...

— Ça ne sert à rien !

— Mademoiselle Kinter, vous avez un commentaire à nous faire, peut-être ?

— Non, monsieur, répond-elle en baissant la tête.

Debbie ne s'est jamais intéressée à l'histoire alors que moi, j'adore. Ça me fascine de savoir que d'autres types

de visages ou de peaux ont existé avant nous. Des humains *aussi*, mais avec une apparence différente de la nôtre.

— Bien, reprenons. La race ne se définit donc pas par la couleur de la peau, mais par les caractéristiques physiques telles que le corps, les traits du visage et les cheveux. Ainsi les Indiens et les Européens font partie du groupe caucasien alors que les Indiens ont la peau foncée et les Européens la peau claire, compris ? Passons aux vraies photos page 3222.

J'effectue un léger balayage de la main dans le coin droit du bureau pour tourner la page.

Des rires moqueurs s'élèvent de la salle, des chuchotements et même quelques cris de surprise.

— Silence ! hurle le professeur. Je vois que ces visages ne vous laissent pas indifférents, c'est très bien... Alors, pouvez-vous me dire ce qui vous fait tant réagir et pourquoi ?

Une main se lève. C'est Chris.

— Certains ont des nez très larges et la peau noire... Les autres sont laids, avec des visages mal proportionnés, trop pâles ou trop gros...

— Très bien, monsieur Hunter. Quelqu'un d'autre ?

Personne ne répond. Nous gardons tous la tête baissée sur nos écrans.

— Pouvez-vous me nommer les émotions que vous avez ressenties ? poursuit maître Takada.

Plusieurs élèves répondent :

— De l'étonnement.

— De la peur...

— De la joie !

— Du dégoût.

Ça, c'est Dan. Il vient de couper l'atmosphère en deux.

Tout le monde retient sa respiration, il n'y a plus un gramme d'air qui circule dans la pièce ; maître Takada est réputé pour se mettre dans des colères noires. Il faut

toujours que Dan se place à la limite des règles, on dirait que ça l’amuse. C’est un jeu pour lui.

La cloche sonne et un silence inquiétant plane entre les tables. Le cours est terminé, pourtant, personne n’ose sortir malgré l’interdiction d’arriver en retard.

— Intéressant, monsieur Carlson, lance l’enseignant en le fusillant du regard. Pouvez-vous développer ? En vingt ans de carrière, personne n’a osé prononcer ce mot !

Des chuchotements bourdonnent partout dans la classe.

— Silence ! crie Takada en frappant le tableau. Monsieur Carlson a eu le courage de dire tout haut ce que des centaines d’élèves ont pensé tout bas ! Prenez note ! Pour demain, vous me rendrez un devoir de trois pages expliquant avec précision ce que serait un visage dégoûtant pour vous. Les montages photo sont autorisés.

Il range ses affaires dans sa sacoche, et nous sortons de la salle encore ahuris par ce qui vient de se passer. Dan nous dépasse et n’a pas l’air d’être affecté par la punition collective dont il est responsable. Son assurance est insupportable.

Pendant que nous nous dirigeons vers la salle de dessin, Debbie ne cesse de me parler de son impatience d’être à la Cérémonie des visages, et je réalise qu’après toutes ces années d’attente, je ne suis pas si pressée que ça. Au contraire. J’ai peur. Peur de ce qui pourrait arriver si j’étais laide.

— Sortez vos croquis, dit Miss Sazaki.

Tout le monde sort sa grande planche de papier, sauf Dan, qui l’a visiblement oublié.

Notre professeure commence à faire le tour des chevalets pour inspecter le travail de la semaine. Lorsqu’elle s’approche de moi et regarde ma reproduction maladroite de Big Ben, je vois Dan dérouler tranquillement son dessin. Bizarre, j’aurais juré qu’il ne l’avait pas en entrant.

—Oui, Miya, c'est une jolie copie, mais c'est un peu trop terre à terre... Il faut que tu laisses ta créativité s'exprimer. J'aimerais que tu me surprennes. Continue..., conclut-elle en se dirigeant mollement vers Dan.

—Merci, Miss Sazaki.

Je sais que la créativité n'est pas mon fort et je ne vois pas comment arranger ça. J'aime tout ce qui existe, j'aime peindre les paysages que je connais, les objets que je peux voir ou toucher ; je n'ai jamais su inventer quoi que ce soit et j'ignore comment ça pourrait changer.

—Monsieur Carlson, c'est magnifique ! s'exclame Miss Sazaki, au bord de l'extase.

Toute la classe se retourne vers Dan.

—Vous êtes l'étudiant le plus prometteur que j'aie jamais eu ! Mais... qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en inclinant la tête sur le côté, comme si le voir sous un autre angle allait lui donner un sens.

—C'est vous, Miss Sazaki, je vous ai peinte à la plage, répond Dan le plus sérieusement du monde.

Je me retiens de rire. D'abord, parce que je ne trouve pas que tracer des lignes bleues soit exceptionnel ; ensuite, parce que j'imagine que les courbes roses et rebondies à certains endroits stratégiques représentent le corps de Miss Sazaki.

Elle rougit légèrement, tousse et passe à l'élève suivant.

Nous passons la fin du cours à dessiner notre visage. Il s'agit de faire un autoportrait de ce que nous serons plus tard.

Debbie se jette sur les pastels ; visiblement, elle sait exactement à quoi elle ressemblera dans dix ans.

Je regarde toute la classe s'affairer alors que je n'ai même pas dessiné un seul trait. Je baisse la tête sur ma feuille. Fixe le grain du papier. Blanc. Immaculé. Aussi vide que mon cerveau.

—Mademoiselle Saito, ça ne va pas ? me demande

Miss Sazaki. Vous n'avez donc aucune idée de votre apparence ?

Non, je n'en sais rien ! Ça fait dix ans que je porte un masque en Kératex, comment pourrais-je savoir à quoi je ressemble ?

La cloche sonne, et je respire, soulagée.

Nous sortons de la classe en rang et prenons le couloir qui mène à la cafétéria où Akemi, notre meilleur ami, nous rejoint.

— Que pensez-vous du cours d'histoire ?

— J'en ai encore des frissons, dis-je. Comment peut-il le provoquer à ce point ?

— Ouais, c'est étrange, je pensais que Takada allait tuer Dan, et puis non, ajoute Debbie.

— Dan, le ténébreux, souffle Akemi, rêveur.

— Oui, bah, tu peux arrêter de fantasmer, il est cent pour cent hétéro, le coupe Debbie.

— Ça, c'est parce qu'il n'a pas encore vu mon vrai visage ! plaisante Akemi.

À cet instant, Dan et Chris entrent dans la cafétéria et s'installent à *leur* table. Personne n'ose s'asseoir à cette place. C'est presque devenu une règle supplémentaire.

— Miya ? Ohé ? Tu es là ? demande Debbie en claquant des doigts sous mon nez.

— Arrête !

Je sens mes joues s'enflammer, mais grâce au masque, personne ne peut le remarquer.

— Tu es toujours aussi fascinée par Dan ?

— Non... c'est juste que... Je le trouve différent..., bredouillé-je.

— Je me demande ce qu'en penserait Sakirō.

Akemi se met à fredonner une musique de mariage. Dan se retourne et me dévisage. Mes joues chauffent tellement que j'ai peur de voir partir mon masque en fumée.

— Arrête, Akemi, je t'en supplie...

—D'accord, Miya, désolé.

—T'es nul ! dit Debbie en faisant mine de lui administrer une claque sur la tête.

Akemi se penche vers nous comme s'il allait nous révéler un secret de la plus haute importance et chuchote :

—Je crois que Dan en fait partie.

—De quoi ? demande Debbie.

—Chut ! Des mutants, murmure Akemi.

—Arrête avec tes bêtises ! Tu ne vas pas remettre ça, soupire Debbie.

Akemi regarde autour de lui pour être sûr que personne ne nous écoute.

—Ça fait un moment que je le surveille, et ce n'est pas seulement pour regarder ses muscles...

—T'as vraiment une imagination débordante ! Cette histoire de mutants, ce n'est qu'une rumeur... tu regardes trop de films, réplique-t-elle en se recalant au fond de sa chaise.

Ça me fait froid dans le dos. L'idée qu'une nouvelle espèce puisse se développer, avec des facultés différentes, je trouve ça effrayant. Même si Dan a l'air un peu étrange, ça ne fait pas de lui un mutant.

—Sakirō ne m'a toujours pas demandée en mariage, lancé-je pour changer de sujet.

—Ah bon ? dit Akemi, surpris.

—Il n'a pas trouvé le bon moment, chuchote Debbie.

—Peut-être, mais je commence sérieusement à me demander s'il va le faire.

—Il ne peut pas ne pas faire sa demande ! Vous êtes le parfait couple depuis deux ans !

—Je sais...

Debbie et Akemi se regardent, étonnés et inquiets.

C'est normal. Puisque Sakirō est mon fiancé, il doit me demander en mariage avant de voir mon visage, c'est la tradition. S'il ne le fait pas, ce sera un affront pour toute ma

famille signifiant que je ne suis pas assez belle à l'intérieur, et je serai condamnée à rester vieille fille jusqu'à la fin de mes jours. Plus personne ne s'intéressera à moi.

— Je vais aller travailler dans le parc, je n'ai pas très faim.

— O.K., je finis ton plat ! lance Akemi en attrapant mon plateau.

— À tout à l'heure, dit Debbie.

Notre lycée possède un merveilleux parc avec de grands arbres, de magnifiques cerisiers et des fontaines en pierre placées un peu partout. Tous nos après-midi sont libres ; nous sommes en mode « autodiscipline » pour travailler la méditation, la contemplation, le yoga ou réviser nos leçons. À dix-sept heures précises, les portails s'ouvrent, et nous pouvons rentrer chez nous.

Je me trouve un coin tranquille à l'ombre d'un *keyaki*¹ et m'assieds en tailleur sur l'herbe fraîche afin de méditer pour calmer mon esprit.

J'essaie de me détendre.

Je dois voir le bon côté des choses. C'est merveilleux : je vais me marier avec le garçon le plus beau et le plus formidable de toute la ville. J'ai beaucoup de chance.

Et pourtant... pourtant... pourtant. Je ne peux pas m'empêcher d'envier mes amies. Elles vont avoir tout le temps de chercher leur partenaire, elles passeront leurs journées à étudier à la Cour et à s'amuser dans les soirées. Flirter, découvrir de nouveaux visages, faire de nouvelles rencontres. Oser. Se tromper aussi.

Moi, je connais déjà mon destin.

Et c'est bien.

Parce que j'aime que tout soit prévu, j'aime savoir où je vais. Toute petite déjà, je planifiais chacune de mes

1. Arbre japonais.

journées en me levant le matin : j'inscrivais tout sur un agenda que ma mère m'avait offert. Je savais exactement ce que je ferais dans la journée, la semaine ou même le mois en cours.

Sakirō et moi sommes faits l'un pour l'autre. Nous avons grandi ensemble, nous sommes allés à l'école ensemble, nous avons tout fait ensemble parce que nos parents étaient amis. Nous n'avons même pas besoin de nous parler pour nous comprendre : il y a tant de simplicité et d'évidence entre nous, il est comme mon double.

Et toutes les filles rêvent de sortir avec lui. Je me sens très fière d'être son A.S. – son âme sœur –, mais une part de moi éprouve une pointe de jalousie envers mes amies, et ce n'est pas normal. Il y a quelque chose qui déraille dans ma tête. J'enfouis toutes ces pensées en moi, priant pour ne jamais les ressortir. Ce ne sont pas de bonnes pensées.

Pas ici. Pas dans ce monde.

Je pense aussi à la Cérémonie qui aura lieu à la fin de la semaine. Des années que nous attendons ce moment, et j'ai envie de faire machine arrière. Je ne veux pas savoir. Si je suis belle ou pas. Peu importe, en fait. Je serai toujours la même. Nous avons tellement pris l'habitude d'être égaux que j'ai peur des changements qui pourraient survenir.

Une petite brise à l'odeur de jasmin et de lavande me caresse le visage, et j'inspire profondément en fermant les yeux pour écouter les battements de mon cœur, qui n'arrive pas à se calmer. Un drôle de pressentiment m'envahit, comme si tout mon monde allait s'écrouler. Je me sens de plus en plus perdue, de plus en plus mal, et j'essaie de chasser ces pensées, mais je ne peux pas. Depuis quelque temps, je fais des cauchemars presque tous les soirs ; je vois des visages qui se tordent de douleur, j'entends des cris, des rires cyniques quand j'enlève mon masque, et chaque fois, je me réveille en sueur.

Je sors mon journal intime ; ça me fera du bien de jeter tout ça sur le papier. Pourtant, je ne me sens jamais libre d'écrire sincèrement. J'ai toujours l'impression que quelqu'un pourrait le lire et découvrir mes pensées les plus profondes, alors, je me demande à quoi ça sert de tenir un journal si je me censure. Si les autorités découvraient mes sentiments, mes envies, mes jalousies, je serais probablement notée sur le tableau des personnes à redresser. Il n'y a que dans ma tête que je peux être libre. C'est le seul endroit où je peux faire ce que je veux, penser ce qui me plaît et me rebeller autant que je le souhaite.

Mais pendant combien de temps ?

Combien de données ma tête peut-elle contenir ?